

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 1

Artikel: Bulletin mensuel : (3 janvier 1887)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (3 janvier 1887¹).

Il est question de créer, à l'École supérieure des sciences d'**Alger**, un **Institut agronomique** et une station expérimentale d'agriculture et de viticulture, qui seraient, pour la colonie, le pendant de l'Institut national agronomique dirigé par M. Risler. La colonisation de l'Algérie en retirerait de grands avantages. Ce serait un établissement d'enseignement supérieur d'agriculture, en même temps qu'une école où l'on formerait des chefs d'exploitation. Depuis la conquête de l'Algérie, et depuis que la colonisation de cette possession française a été décidée, l'enseignement agricole a été admis en principe par tous les gouvernements comme un *desideratum* de première nécessité ; mais aucun d'eux n'est parvenu à le réaliser. Espérons que les pouvoirs publics de la colonie et ceux de la métropole réussiront à organiser cet enseignement, qui pourra éviter aux colons bien des essais malheureux, bien des déboires, et faire de l'Algérie un des pays les plus recherchés par l'émigration européenne.

M. le professeur **Theob. Fischer**, qui a parcouru, au printemps de 1886, le **sud de la Tunisie**, a publié le résultat de son exploration dans plusieurs numéros de la *Kölnische Zeitung*, où, sous le titre de *Reiseskizzen aus Tunis*, il compare l'état du pays à l'époque romaine et de nos jours. Il n'estime pas que le recul de la Tunisie puisse être attribué, comme plusieurs l'ont fait, à une modification profonde des conditions climatologiques ; la diminution de l'abondance des eaux peut bien provenir de la dévastation des forêts, de l'épuisement naturel et progressif des marais et des lacs. Il explique d'une manière très claire comment le sol cultivable des oasis a diminué d'étendue, et comment, en revanche, le désert de sable a augmenté, soit par le fait de la destruction de la végétation arborescente, causée par les troupeaux, soit par la négligence apportée à l'entretien des puits et des sources qui peu à peu se sont appauvris et ont fini par tarir tout à fait.

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Les **Touaregs** se sont emparés de la ville de **Rhat**, importante par sa position sur la route des caravanes qui, de Tripoli, se rendent au Soudan occidental, et par son grand marché de sel, à 40 ou 50 jours de marche de Tripoli. Les assaillants ont massacré la moitié de la petite garnison turque, dont l'effectif était d'environ 40 hommes ; l'autre moitié a été faite prisonnière. Le motif de la prise de la ville serait le mécontentement qu'éprouvaient les Touaregs, à la suite du refus de mettre en liberté quelques-uns des leurs détenus pour avoir pillé des caravanes. Le gouverneur général de la Tripolitaine, Ahmed-Rassim pacha, a envoyé 500 goums arabes pour reprendre la ville.

M. **Robecchi**, qui, il y a quelques mois, a entrepris la dangereuse traversée du désert de Lybie, du Caire à Tripoli, malgré l'avis du consul italien au Caire, est arrivé, sans avoir rencontré de grandes difficultés, à l'**oasis de Siwah**. Il a étudié, entre autres, la tribu peu connue des **Senagras**, qui compte environ 20,000 individus, et vit sur les montagnes et dans les vallées de la zone voisine du littoral, de laquelle elle est entièrement maîtresse. Les Senagras conservent la tradition qu'ils sont venus là par mer. D'après les informations qu'il a recueillies, M. Robecchi croit qu'ils tirent leur origine d'un naufragé italien nommé Sinka, pêcheur qui, parvenu à se sauver, il y a deux ou trois siècles, aux environs de Derna, se fit musulman et épousa une jeune bédouine. De ce mariage serait né Abu Ueli, qui est considéré comme le fondateur de la tribu des Senagras. Quant à l'oasis de Siwah, M. Robecchi dit que, malgré la fertilité extraordinaire du sol, tout y languit, par suite de l'indolence des habitants. Il sera probablement forcé de renoncer à continuer son voyage, le chef de la localité mettant opposition à ce qu'il le poursuive.

Les essais tentés par la Compagnie du **canal de Suez** pour faciliter le passage des navires, de nuit, au moyen de l'éclairage du canal à la lumière électrique, ont parfaitement réussi. Le dernier numéro du *Bulletin* de la Société de géographie commerciale de Bordeaux enregistre la traversée la plus rapide qui ait été faite depuis que la navigation de nuit a été autorisée. Elle a été effectuée par le *Salazié*, un des nouveaux paquebots de la Compagnie des Messageries maritimes, de 130^m de longueur, de 12^m de large, et d'un tirant d'eau de 5^m20 à l'avant et de 6^m70 à l'arrière. Arrivé à Port-Saïd le 29 septembre dernier, il est entré dans le canal à 6 h. 15 du soir, a marché par une nuit sans lune jusqu'à l'entrée des Grands Lacs, à 98 kilom. de Port-Saïd, croissant, dans ce trajet, 22 navires ou appareils garés, et est arrivé à Suez

le lendemain à 10 h. 15 du matin, ayant accompli son transit d'une mer à l'autre exactement en 16 heures. — Une dépêche du Caire, de source anglaise, annonce que l'accord est définitivement établi entre le gouvernement égyptien et la Compagnie du canal au sujet de l'élargissement de ce dernier. En vertu de cet accord, la largeur du canal sera de 44^m de Port-Saïd aux Lacs Amers, et de 65^m des Lacs à Suez.

Le journal de Rome *Marina e Commercio* a appris, de Massaoua, que le comte **Salimbeni** et ses compagnons sont partis pour Monkullo, Aïlet et l'Asmara, où ils s'arrêteront pour attendre Ras Alula, qui, à la tête d'une nombreuse armée, marche contre les partisans du Mahdi réunis à Kassala. Au poste de Scialacca Area se trouve maintenant Balambara Tessama, gendre de Ras Alula, auquel le comte a envoyé un courrier, pour lui annoncer qu'il expédiait en avant un pont système Cottrau, et pour lui demander de prendre sous sa garde les diverses pièces qui le composent. Balambara s'est montré très bien disposé, et a fait dire au comte que, si cela lui agrée, il pourra conduire l'expédition à l'Asmara pour y attendre Ras Alula. Ce message a beaucoup encouragé les voyageurs italiens, et les a engagés à se hâter de rassembler leurs bagages pour se mettre en route.

Un correspondant du *Moniteur de l'Algérie* écrit d'Obock à ce journal, qu'étant allé faire une excursion à **Aden**, il a pu se rendre compte du développement de plus en plus considérable que prend le **commerce** de cette ville **avec le littoral africain**, depuis le **cap Guardafui** jusque dans les parages de **Zanzibar**. Les relations qui, jusqu'ici, étaient intermittentes, vont devenir régulières, au moyen d'un petit vapeur qui partira d'Aden pour visiter la côte des Somalis. Sachant que le vapeur arrivera à peu près à date fixe, les indigènes de l'intérieur viendront l'attendre en apportant leurs objets d'échange. Les articles européens qui s'écoulent le mieux sont la verroterie de Venise et de Trieste, les *Shirting* américains et les cotonnades en général ; cependant les étoffes ordinaires sont actuellement délaissées pour des sortes plus belles. Une étoffe rouge, qui venait de la Turquie et qui se vendait par grandes quantités, a dû disparaître devant un produit similaire allemand obtenu avec les couleurs d'aniline à beaucoup meilleur marché.

Le 3 mars 1886, le président de la République française avait signé un décret autorisant la création, à **Obock**, d'établissements spécialement destinés aux condamnés aux travaux forcés d'origine arabe. Le gouverneur des possessions françaises dans l'Inde a demandé que les dispositions de ce décret fussent étendues aux Indiens condamnés par les tribu-

naux de la colonie. Le climat d'Obock n'est pas sensiblement différent de celui des établissements français dans l'Inde. Consulté sur ce point, le conseil supérieur de santé de la marine a émis un avis favorable. Désormais les condamnés aux travaux forcés de l'Inde française seront transportés à la colonie pénitentiaire de la mer Rouge.

Des indigènes ont hissé le pavillon français à **Dunga-Reta**, à 150 kilom. environ d'Obock, considéré comme limite et partie du territoire somali placé sous le protectorat de la France. Les autorités britanniques ont immédiatement envoyé à Dunga-Reta un détachement de vingt-cinq hommes avec ordre de faire amener le pavillon français; puis, à la suite des réclamations de la France, le gouvernement anglais a demandé au major Hunter, à Aden, pour quels motifs le drapeau français avait été enlevé à Dunga-Reta. Il ressort des explications fournies d'Aden, que le protectorat sur ce point de la côte des Somalis est réclamé à la fois par la France et par l'Angleterre, et qu'il avait été convenu que le *statu quo* serait maintenu jusqu'à ce qu'un accord fût intervenu entre les deux gouvernements.

Un ingénieur français, M. **Suaïs**, a été chargé par l'administration des colonies d'étudier le **Bahr-Assal**¹, lac salé, à 18 kilom. environ du fond du golfe de Tadjourah, et à 171^m au-dessous du niveau de la mer. On y arrive en suivant un sentier assez mouvementé et qui serpente au milieu des laves. D'une superficie considérable, il est presque entièrement desséché, et laisse à découvert des millions de tonnes de sel dont l'extraction serait des plus simples et qu'on amènerait facilement à la côte au moyen d'un petit chemin de fer. C'est le Bahr-Assal qui fournit le sel à une grande partie du Harrar et des pays somalis. Il peut y avoir là une source de richesse pour l'avenir.

Les négociations commencées il y a un certain temps déjà entre les commissaires de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, pour la **délimitation des états du sultan de Zanzibar**, et la détermination des possessions respectives des deux dernières puissances dans l'Afrique orientale, ont enfin abouti. Par la convention agréée de part et d'autre, le sultan de Zanzibar est reconnu possesseur d'une zone de territoire de 16 kilom. de large, s'étendant le long de la côte, du cap Delgado à Kipini et à l'embouchure de l'Ozi, à la condition que l'administration des péages de deux ports à déterminer ultérieurement sera confiée à deux fonctionnaires allemands. Au nord de Zanzibar, le sultan

¹ Voy. la carte, IV^{me} année, p. 252.

de Witou, qui est sous le protectorat allemand, obtiendra en propriété la baie de Manda. Au nord de Kipini, les droits du sultan de Zanzibar ont été reconnus sur quelques ports où il entretient des garnisons depuis longtemps. Quant aux limites des territoires où l'Allemagne et l'Angleterre pourront exercer leur autorité, il a été convenu que la souveraineté allemande s'exercera sur tout le pays qui s'étend de l'embouchure de la Rovouma jusqu'au Kilimandjaro, y compris cette montagne, tandis que l'Angleterre s'est réservé les districts au N.-E. de cette chaîne jusqu'à la Dana, où aboutit la route commerciale de Mombas au Victoria-Nyanza et aux sources du Nil. Le sultan de Zanzibar et le gouvernement français ont adhéré à cet accord.

Le *Moniteur universel* signale quelques modifications importantes que la **Compagnie des Messageries maritimes** apportera aux itinéraires des paquebots qui font le **service entre Marseille et la côte orientale d'Afrique**. Un courrier partant tous les mois de Marseille desservira la Réunion, en passant par Obock, Zanzibar, Mayotte, Nossi-Bé, Diego-Suarez et Tamatave. L'escale d'Ibo, dans la colonie portugaise de Mozambique, serait supprimée. A ce sujet, de sérieuses réclamations se sont fait entendre, de la part d'armateurs de Marseille, et d'agents de comptoirs importants sur la côte de Mozambique. La Société des études maritimes et coloniales a émis le vœu que, dans le service mensuel entre Marseille et la Réunion par Zanzibar, l'escale de la côte de Mozambique fût maintenue. Il est probable qu'il sera fait droit à ce vœu ; seulement à Ibo l'on substituerait le port plus important de Mozambique.

Par une lettre datée du 5 août, du pied du mont Chali, près des pics **Namouli**, **M. Last** a informé la Société de géographie de Londres de son arrivée sur le terrain qu'il compte explorer. Il avait quitté **Blantyre** le 12 juin, après y avoir passé la saison des pluies chez le consul anglais, M. Hawes. De là il s'est dirigé vers l'est, en longeant le pied septentrional des monts Milandji, puis, traversant une contrée auparavant inexplorée, il a poursuivi sa marche dans une direction N.-E. jusqu'aux monts Namouli. Il a été très bien accueilli par le chef Ana Gouroué, dans son principal village, sur la rive orientale de la Loukougou ; il compte en faire son quartier général pendant qu'il fera le lever du pays.

La Société de géographie commerciale de la Suisse orientale à St-Gall a pris l'initiative de la fondation d'une **Compagnie suisse africaine**, ayant pour but l'exportation des produits de fabrication suisse

pour le **Transvaal**. Elle y a été conduite à la suite de conférences qu'elle a eues avec M. **Paul Perrin**, de Neuchâtel, établi à Prétoria depuis seize ans, et par l'appui que lui ont prêté des industriels très influents, qui ont reconnu la nécessité d'ouvrir un nouveau débouché aux produits de l'industrie suisse. L'entreprise sera placée sous la direction de M. Perrin. Le capital social a été fixé à 500,000 fr. divisés en 500 actions de 1000 fr. chacune. Les actionnaires auront la priorité pour la vente à commission de leurs produits. Plusieurs jeunes négociants capables et disposant des capitaux nécessaires ont offert leurs services à la Société, et se sont mis à sa disposition pour aller s'établir à Prétoria et y traiter, sous la direction de M. Perrin, les affaires de la Compagnie. De son côté, M. Perrin a offert d'aller voir personnellement tous les actionnaires, pour leur indiquer les marchandises courantes ainsi que la composition des assortiments. Le Conseil fédéral a nommé M. Perrin consul suisse au Transvaal.—Jusqu'ici les transactions commerciales ont été presque exclusivement entre les mains des Anglais, qui vendent leurs produits à des prix très élevés aux riches Boërs et Cafres. Les maisons anglaises ont formé des associations de fabricants et de négociants dont chacune s'est établie dans un centre et a, peu à peu, établi des succursales dans divers districts. Leurs immenses magasins, véritables bazars, vendent toutes sortes de marchandises, et prennent en paiement soit de l'argent, soit des produits du pays qu'ils expédient en Angleterre, ajoutant ainsi au bénéfice déjà très élevé qu'ils réalisent sur les marchandises importées, un second bénéfice sur l'exportation des produits bruts indigènes tels que l'or et les diamants, les plumes d'autruche, l'ivoire, le tabac, les laines, les cuirs, les peaux etc. Les maisons suisses peuvent former un groupe solide, pour fournir toutes les marchandises se fabriquant en Suisse, établir d'abord à Prétoria un entrepôt, un bureau central qui, à son tour, créera peu à peu des succursales sur les points les plus avantageux du pays. M. Perrin s'est mis à la disposition de la Compagnie suisse africaine, pour la faire bénéficier de l'expérience que son long séjour dans l'Afrique australe lui a acquise, et pour aider à l'extension du commerce ainsi qu'au relèvement de l'industrie suisse.

Le *Journal religieux* de Neuchâtel publie un extrait de lettres de M. **Coillard**, auquel nous empruntons les détails suivants sur les **mœurs du Zambèze** : Il existe chez les Ba-Rotsés une singulière coutume : le roi régnant s'adjoint une de ses sœurs ; celle-ci devient par ce fait reine. Elle s'entoure de tout le cérémonial royal ; elle a ses tambours, sa serimba ; on la salue du titre suprême : Tau tôna (le lion

mâle). Disons immédiatement que la *serimba* est un instrument composé de dix à quatorze gourdes très allongées, sur lesquelles sont fixées, par le moyen d'un cadre, des languettes de différentes longueurs. On obtient des sons variés en frappant sur les languettes à l'aide d'une baguette. — Actuellement le roi des Ba-Rotsés s'appelle Robosi. Sa sœur a nom Mokuaé. M. Coillard a vu, à Nalolo, seconde capitale du royaume, la reine Mokuaé. « Elle m'invita, » raconte-t-il, « dans sa maison spacieuse et d'une propreté admirable. Pendant que des jeunes filles faisaient leur service, je m'assis sur un rouleau de nattes, en face de la reine. Celle-ci me passa un vieil accordéon à la voix fêlée. « Allons, » dit-elle, « joue-moi donc quelque chose ! » J'en tirai volontiers un air, puis un second, puis un troisième... Des souvenirs d'enfance, pour moi sacrés, surgissaient dans mon esprit. La mélancolie me gagna. Je rendis l'instrument à Mokuaé. Elle s'en empara d'un air triomphant, et, faisant courir ses doigts sur le clavier avec une agilité surprenante, elle en tira une cacophonie qui charmait évidemment son oreille. S'excitant, elle se mit à chanter. Je passai une bonne demi-heure à écouter, tout ébahi, cette étrange sérénade. Étonnée de mon calme, sans doute, elle finit par poser l'accordéon et me dit d'un air satisfait : « Tu vois que, moi aussi, je sais jouer. » — Dans une autre lettre datée du 1^{er} mai 1886, M. Coillard dépeint une scène des plus pittoresques. Il s'agit du retour de la reine, qui était allée en pèlerinage à des tombeaux. « Je l'attendais avec impatience. Bientôt un bruit sourd se fait entendre : c'est le son des tambours de guerre. On crie : « Elle vient, elle vient ! » Tous les hommes, les femmes et les jeunes filles se réunissent par groupes, les yeux tendus vers la plaine liquide. Une demi-heure se passe encore dans l'attente. Enfin « la voilà. » Le bruit sourd et lugubre des grosses caisses se rapproche de plus en plus et bientôt le cortège apparaît à l'horizon. On vit alors les femmes et les jeunes filles se ranger en procession et entonner des chants que j'admirai beaucoup. C'était le récitatif ordinaire, des louanges de Mokuaé, je suppose, puis un chœur, à je ne sais combien de voix, bien nourri et vraiment harmonieux. Les barques abordèrent enfin. J'eus la curiosité de m'approcher du rivage. Tous les hommes étaient agenouillés à distance et frappaient des mains. La reine sortit de sa barque, qui avait un pavillon fait de nattes. Elle était en toilette de gala pour l'occasion; elle portait la belle couverture dont je lui avais fait présent, une robe d'indienne, et de grosses perles blanches sur une chevelure arrangée avec soin. En descendant à terre, elle rafistola ses vêtements et me salua d'une manière gracieuse ; puis dès

que sa serimba fut arrivée, la procession se forma de la manière suivante : la serimba en tête, qui ne cessait pas de jouer, puis la reine, et loin, bien loin derrière elle, les équipages de ses canots et sa suite. Je marchais à côté de la reine. Arrivés à la cour, le maître des cérémonies étendit à terre la natte royale. Pendant que nous causions, les équipages des canots s'approchèrent en corps séparés et s'arrêtèrent à environ cent pas de l'endroit où nous étions. Tous étaient dépouillés de leurs manteaux et de leurs couvertures et, rangés en ligne, ils levèrent les mains au ciel en criant plusieurs fois : Loché, Loché ! puis ils se prosternèrent le front dans la poussière. Vinrent ensuite tous ceux qui étaient restés dans le village, puis les étrangers, et, après tous, mes propres canotiers. » Mais sous ces apparences pittoresques, se cachent toutes les horreurs du paganisme, cruauté, impureté, superstitions grossières. Au reste M. Coillard a toute liberté de parler et de proclamer le message dont il est porteur.

Nous empruntons encore au *Bulletin missionnaire* de Neuchâtel, les derniers renseignements du Zambèze fournis par M. **Jeanmairet**, dans une lettre du 6 juillet, remise à un officier anglais qui avait visité les chutes Victoria. **Seshéké** était devenu désert par suite du départ des chefs pour la Vallée. Les villages environnans aussi étaient déserts pour la plupart, tous les hommes étant allés avec femmes et enfants à la chasse ou à la pêche. Quelques jours auparavant Seshéké avait vu passer Litia, fils du roi, se rendant à Patamatenga et en revenant. Il a treize ou quatorze ans. « En costume païen, il avait encore assez bonne mine, » dit M. Jeanmairet, « mais lorsqu'il revint de Patamatenga vêtu à l'européenne, il faisait l'impression d'un singe habillé, et était assez taciturne. Son apparition mettait tout le monde en fuite ; dans la crainte d'être rançonnés, les gens n'osaient plus nous apporter de nourriture, et, comme nous avons pu nous en convaincre, ils n'avaient pas tout à fait tort. » — M. Coillard comptait partir à la fin de juillet ou au commencement d'août avec ses ouvriers, pour se rendre à la Vallée et y commencer les travaux d'installation. M. Jeanmairet a essayé de semer du blé, mais il craignait que le résultat ne fût pas grand. « Seshéké, » dit-il, « ne vaut rien pour une telle entreprise¹. »

A côté des Sociétés coloniales allemandes, il s'en est fondé une, à Berlin, sous le nom de **Société sud africaine pour le développement**

¹ M. Dardier, médecin-missionnaire, attaché à la mission du Zambèze, partira en janvier pour l'Afrique.

ment des intérêts allemands dans l'Afrique australe. Elle entretiendra des relations amicales avec les sociétés de colonisation déjà existantes, et comme elle ne se propose pas d'acquérir des colonies pour son propre compte, elle se rattache plus particulièrement à la Société centrale allemande de géographie commerciale. Dans sa première séance, M. Merensky, qui pendant une vingtaine d'années a été missionnaire dans l'Afrique australe, a exposé ses vues sur les intérêts de l'Allemagne dans le sud de l'Afrique, spécialement dans le Lüderitzland, sans oublier l'avantage que peuvent présenter pour les Allemands de bonnes relations avec les populations boërs. Le climat est généralement salubre, ce qui permet aux Européens d'y vivre et d'y travailler sans difficulté. Le nombre des Allemands est très considérable; outre les missionnaires disséminés dans une quarantaine de stations, il y a dans les villes beaucoup d'artisans et de négociants allemands, et des trafiquants d'origine allemande parcourent le pays dans toutes les directions. M. Merensky croit que le trafic des marchandises allemandes prendrait plus d'extension si l'offre en était plus forte; mais il engage ses compatriotes à ne pas s'ingérer dans la politique des États de l'Afrique australe. Il pourrait être avantageux à la colonisation allemande, pense-t-il, d'attirer de jeunes Allemands du sud de l'Afrique dans les possessions allemandes, pour qu'ils contribuent au développement de la culture du sol. M. Conrad Bayrich se rendra dans l'Afrique australe pour y travailler en faveur de la nouvelle Société.

Pendant que les commissaires allemands, chargés de régler définitivement avec Kamahéréro, chef suprême des **Héréros**, les conditions civiles et politiques du pays placé sous le protectorat de l'Allemagne, étaient à **Okahandhya**, cette localité fut tout à coup attaquée par environ 600 **Namaquas**, conduits par un fanatique, Hendrik Witbood, qui, depuis deux ans, se fait passer pour une sorte de messie politico-religieux. Fils du chef de Gabaon, il a déjà créé bien des difficultés aux missionnaires. Entraînant après lui les Namaquas, il avait déjà, l'année dernière, attaqué le chef des Héréros; mais reculant au milieu même du combat, il avait signé la paix. Plus tard, il marcha contre son père; enfin, le 15 octobre dernier, il attaqua les Héréros à Okahandhya; ceux-ci parvinrent à envelopper les Namaquas, qui réussirent cependant à leur échapper à la faveur de la nuit, mais laissèrent 35 des leurs sur le champ de bataille et emmenèrent tous leurs blessés. Les Héréros comptaient de leur côté 30 morts et 70 blessés, mais ils avaient enlevé à leurs adversaires une centaine de chevaux et un certain nom-

bre de wagons à bœufs. Les commissaires prêtèrent leur concours au missionnaire Diehl, d'Okahandhya, pour soigner les blessés ; le Héréro-land n'a pas encore de médecins ; ce sont les missionnaires qui doivent en faire les fonctions.

La *Revue du Portugal et de ses colonies* publie, sur la **mission de Huilla**, un rapport du P. Antunes, d'où nous extrayons les renseignements suivants : Trois bâtiments, l'un de 40^m, l'autre de 60^m de long, le troisième contenant les dépendances des premiers, renferment les appartements des élèves, le collège et les ateliers de charpenterie, de serrurerie et de forge. En face de ces constructions s'étend la vallée de la Mucha, sur les bords de laquelle ont été plantés un grand nombre d'eucalyptus, de belles allées d'abricotiers, d'orangers et de mûriers, qui ont fait perdre au paysage africain son caractère de désert, pour lui donner un aspect semi-européen. De la montagne qui domine Huilla, la Mucha se précipite en une belle cascade qui fertilise et embellit en même temps les terres de la mission. De l'autre côté de la rivière s'élève un orphelinat, où sont élevés cinquante-cinq orphelins indigènes, qui y reçoivent une éducation chrétienne et une instruction intellectuelle et professionnelle. Leur temps est partagé entre l'étude et le travail manuel ou agricole. Une grande portion de terrain, cultivé par les enfants, s'étend au loin autour du bâtiment. Dès la première année, ils aidèrent à canaliser la rivière Quitembo, dont il fallait détourner le cours pour la faire passer par les terres de la mission. Aujourd'hui le canal alimente quatre grands réservoirs qui fournissent aux plantations une eau abondante. Un verger peuplé d'orangers, de pommiers, de figuiers, de grenadiers, de mûriers, de pêchers, de pruniers, de bananiers, etc., promet de belles récoltes de fruits. Devant le bâtiment s'étendent, jusqu'à la Mucha, de vastes champs bien cultivés, de blé, d'orge, d'avoine, de pommes de terre — dont la mission a introduit sur le plateau de Huilla cinquante espèces, — de patates, de manioc, de maïs, de sorgho, etc. Une plantation de cent pieds d'oliviers permet d'espérer un produit d'un bon rendement pour l'avenir. Non seulement les pieds reçus il y a deux ans ont tous pris parfaitement, mais ils se sont développés avec une telle vigueur, que quelques-uns atteignent déjà 4^m de hauteur, et dès cette année on a pu, au moyen des boutures qu'ils produisirent, augmenter la plantation de cent pieds. — Le nombre des enfants auxquels la mission a fourni l'instruction en 1885-1886 s'est élevé à 134. L'attention des directeurs de l'œuvre s'est portée spécialement sur l'agriculture ; ils ont aussi cherché à la développer

parmi les colons de Huilla, soit en partageant avec eux leurs collections de semences et de légumes, soit en leur faisant venir, des fabriques de l'Europe, les instruments aratoires et les machines perfectionnées. La charrue ordinaire fabriquée à Huilla, la seule connue avant l'établissement de la mission, a été remplacée par la belle et utile charrue Howard ; à l'ancienne herse de bois a été substituée la herse articulée en fer ; et la batteuse à moteur vertical de Pinet a pris la place de l'ancien mode, si primitif, de battre le blé en le faisant piétiner par des bœufs. Peu à peu les machines à vapeur s'introduisent ; la première qu'on ait vue sur le plateau de Huilla met en mouvement une scierie mécanique et un moulin. Au moyen de ces machines agricoles, la culture du sol a pris un développement qui permet de faire produire à la terre dix et même quinze fois plus qu'elle ne produisait auparavant.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont publié une lettre du missionnaire **Grenfell**, racontant sa seconde exploration de l'**Oubangi**. « En plusieurs endroits où, lors de notre premier voyage, il y avait six pieds d'eau, » dit-il, « nous ne trouvâmes plus que des bancs de sable. Cependant il y a de nombreuses passes entre les îles de l'Oubangi, aussi bien qu'entre celles du Congo. A partir de 2°,30' lat. N., le pays devient montagneux ; le fleuve étant peu profond, il fallut avancer avec beaucoup de précautions à cause de la présence de rochers qui, cependant, ne devinrent réellement inquiétants qu'au-delà de 3°,50' ; encore, en avançant prudemment, parvinmes-nous à les éviter tous. A 4°,22' lat. N., nous constatâmes que l'Oubangi traverse des collines de quartz et d'argile rouge d'environ 300^m de hauteur, entre lesquelles il change brusquement de direction. Précédemment son cours venait du NE ; pour traverser la chaîne de collines dont la direction était NO-SE, le fleuve avait une direction d'est en ouest. Avant de nous engager dans cette brèche, et de traverser les immenses masses de quartz qui y transforment le fleuve en véritables rapides, nous jugeâmes prudent de jeter l'ancre et d'opérer en chaloupe une reconnaissance. Celle-ci s'effectua sans danger, ce qui nous permit de passer le lendemain avec le *Peace* ; mais en laissant derrière nous les rapides, nous laissions en même temps l'amitié des indigènes, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu de peuplades dont les intentions n'étaient rien moins que pacifiques ; nous n'avions pas d'autre alternative que d'en venir aux mains ou de battre prudemment en retraite. Notre apparition causa d'abord une grande frayeur aux indigènes. Hommes, femmes et enfants cherchèrent un refuge dans des réduits construits

entre les branches des grands arbres, d'où ils nous lancèrent des volées de flèches empoisonnées qui, néanmoins, ne parvenaient pas à nous atteindre, protégés que nous étions par un treillis de fil de fer. Nous avions presque dépassé le dernier village hostile, lorsque, tout à coup, le *Peace* donna sur un écueil; l'eau se précipita entre les cloisons étanches avec une telle rapidité, qu'en moins de trois minutes elle les avait remplies jusqu'au niveau de la rivière. Heureusement le bateau resta à flot et put être amené à la rive, où, à l'aide de planches et d'un mélange d'argile et de coton, nous bouchâmes les brèches. L'eau ayant ensuite été épuisée, le *Peace* put atteindre un banc de sable observé la veille, et après quelques jours d'un travail pénible, tout fut remis en ordre et nous pûmes entreprendre le voyage de retour. Les dispositions des indigènes avaient complètement changé; partout nous reçûmes bon accueil; en bien des endroits même, notre seul embarras fut de ne pouvoir rester assez longtemps pour satisfaire nos nouveaux amis.

Nous reproduisons, d'après le *Mouvement géographique* de Bruxelles, la relation des événements qui ont eu pour conséquence **l'abandon de la station des chutes de Stanley**: « Vers le milieu du mois d'août, une femme esclave s'était enfuie du camp arabe, situé en face des chutes de Stanley et s'était réfugiée dans la station. Le chef arabe auquel elle appartenait la réclama à M. Deane, Anglais, chef de la station, qui refusa de la rendre. Très mécontents, les Arabes se livrèrent à des menaces que M. Deane dédaigna. Après des discussions violentes, la paix se fit pourtant en présence de l'équipage du *Stanley*, arrivé à la station quelques jours auparavant. Toutefois cette paix n'était qu'une feinte de la part des Arabes. En effet, dès le lendemain, au départ du *Stanley*, et les jours suivants, ils attaquèrent traîtreusement la station. A quatre reprises différentes, et pendant trois jours, MM. Deane et Dubois et leurs soldats haoussas et ba-ngala repoussèrent victorieusement ces attaques. Mais, le 26 au soir, les soldats ne pouvant plus, faute de munitions, se servir de leurs armes, refusèrent de continuer la lutte; ils s'embarquèrent dans des pirogues et descendirent la rivière, tandis que MM. Deane et Dubois, avec quatre Haoussas et quatre serviteurs, restaient à la station. Ils imbibèrent les bâtiments de pétrole, y mirent le feu, et firent sauter les deux canons, les armes et le reste de la poudre; puis ils se décidèrent à la retraite, en suivant, tout près du fleuve, la rive nord du Congo, très escarpée en cet endroit. M. Deane fit un faux pas et tomba à l'eau, mais il en ressortit promptement; un instant après, M. Dubois perdit l'équilibre à son tour, son compagnon se porta à son

secours, et le ramena à un mètre des rochers où ils pouvaient aborder. A ce moment M. Dubois abandonna la main de M. Deane, chacun d'eux tâchant de regagner la rive. M. Deane y réussit, mais lorsqu'il se retourna pour regarder du côté où devait se trouver M. Dubois, celui-ci avait disparu, et il ne le revit plus. M. Deane trouva un refuge parmi les tribus indigènes qui se montrèrent admirables de dévouement, le conduisant d'abri en abri, le cachant aux Arabes, lui fournissant des vivres qui lui permirent d'attendre des secours. Ceux-ci arrivèrent un mois après. Le capitaine Coquilhat, commandant de la station des Ba-Ngala, ayant vu arriver, le 7 septembre, les Haoussas et les Ba-Ngala qui avaient abandonné la station des chutes de Stanley, s'était immédiatement embarqué sur le petit vapeur *l'Association internationale africaine*, et s'était dirigé vers le haut fleuve. Ayant constaté que la station était aux mains des Arabes, et ne disposant pas de forces suffisantes pour la reprendre, il se mit à la recherche de M. Deane et fut assez heureux pour le retrouver après trois jours de recherches laborieuses. » Dans le rapport qu'il a adressé à Bruxelles, il s'exprime ainsi au sujet de ces événements : « Je tiens à faire savoir qu'en dehors de la perte matérielle qui est très sérieuse, l'effet moral de l'abandon de la station n'est pas celui qu'on serait tenté de croire. La résistance opiniâtre du blanc a été un sujet d'étonnement et d'admiration pour les indigènes ; les pertes des Arabes, dont 60 ont été tués, ont vivement impressionné les natifs. Enfin ils ont vu et senti que le blanc n'est pas l'allié de l'Arabe, qu'ils peuvent trouver en lui un appui pour résister aux exactions. La manière dont M. Deane a été recueilli par les indigènes et l'accueil que moi-même j'ai reçu d'eux, m'ont prouvé que M. Deane s'était fait leur protecteur contre les Arabes, que ceux-ci sont détestés et que l'autorité du blanc est désirée. Le voyage de *l'Association internationale africaine*, avec une poignée d'hommes, à travers les territoires occupés par les Arabes, jusqu'à quelques centaines de mètres de la position occupée par ceux-ci, et notre succès dans la recherche de M. Deane, ont démontré aux indigènes que le blanc n'abandonne pas le pays. »

C'est à tort que le prochain départ de **Savorgnan de Brazza** a été annoncé. Le commissaire général pour le Congo français ne se mettra en route pour l'Afrique occidentale que lorsque les achats d'objets de traite nécessaires à sa mission seront terminés ; et il est à prévoir qu'il ne pourra quitter la France avant un mois ou deux. En attendant, une des grandes sociétés françaises de construction, la Compagnie de Fives-Lille, a fait établir pour lui deux ponts du système dont elle a le brevet,

qui réalise de grands progrès dans la construction et le montage des ponts sans le secours d'ouvriers d'art et avec la plus grande rapidité. Des soldats, des marins, des indigènes peuvent monter en une demi-heure des ponts d'une longueur de 20^m, sur lesquels passent avec sécurité des hommes, des mulets, des voitures pesamment chargées. Tous les éléments de ces grands ponts, jusqu'à une longueur de 30^m, sont divisibles et transportables à dos d'hommes, à travers les pays les plus sauvages et les plus accidentés, sans routes. Les deux ponts susmentionnés, commandés par M. de Brazza, sont destinés au Congo français.

Le **colonel Galliéni** est parti de Saint-Louis avec une colonne de 1300 hommes, avec mission d'organiser civilement les territoires du **haut Sénégal**, et de passer des traités avec les rois nègres qui mettent encore des obstacles aux transactions commerciales avec **Timbouctou**. Le lieutenant de vaisseau Caron doit se rendre à cette dernière ville, avec la petite canonnière à vapeur le *Niger*, actuellement sur le fleuve devant le poste fortifié de Bamakou. D'autre part, M. Viard cherchera à atteindre Timbouctou par la voie de terre. Le colonel Galliéni tentera de s'aboucher avec le sultan de Ségos, **Ahmadou**, pour l'amener à conclure un traité avec la France.

M. le professeur **Enrico Stassano**, compagnon du lieutenant Bove, dans son expédition au Congo, a présenté à son retour, au ministre italien de l'agriculture et du commerce, un mémoire sur la **pêche des merluches**, sur la côte d'Afrique occidentale et spécialement sur celle qui s'étend **du cap Bojador au cap Blanc**. D'après ce mémoire les pêcheries de cette côte sont bien supérieures à celles de Terre-Neuve, tant au point de vue de la quantité qu'à celui de la qualité. En outre il faut considérer la sécurité de la navigation dans les eaux du Maroc, ainsi que la facilité de la vie, tandis que les pêcheurs du Labrador, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve sont souvent victimes des tempêtes et qu'ils ont à payer des droits très élevés. Les marins italiens se rendent à Cadix ou à Gibraltar pour la pêche du thon ; sous les auspices d'une grande maison de commerce, ils pourraient atteindre les côtes du Maroc, où ils recevraient un excellent accueil du Chérif qui voit avec plaisir les Italiens s'établir sur les côtes de son empire.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le conseil supérieur de l'Algérie a approuvé à l'unanimité le vœu, présenté par les autorités militaires, tendant à la prompte construction de chemins de fer de

pénétration dans le sud et vers la frontière du Maroc. Ces chemins de fer assurerait la sécurité du pays, favoriseraient le développement de la colonisation, et permettraient à la métropole de réaliser des économies considérables sur les dépenses de ravitaillement des troupes.

Le service des ponts et chaussées s'occupe avec activité des études relatives à la création d'un port à Bougie.

Le gouvernement égyptien a reçu, du directeur des travaux de percement des puits de Genisah, une dépêche annonçant qu'on vient de découvrir, à une profondeur de 40 mètres, du pétrole pur plus lourd que celui qu'on avait trouvé jusqu'ici; mais à cause des infiltrations de l'eau, il faut descendre encore de 15^m.

On mande de Rome que la Propagande a quelque espoir de pouvoir racheter les missionnaires retenus prisonniers au Soudan.

D'après les dernières nouvelles de Khartoum, publiées par les journaux anglais, Abdullah, qui s'est récemment proclamé Mahdi, est gravement malade.

Ras-Alula, général du négous d'Abyssinie, n'est plus qu'à deux jours de marche des forces d'Osman Digma; un grand combat est considéré comme imminent.

Les premiers missionnaires allemands chargés de fonder des stations dans les territoires de l'Afrique orientale placés sous le protectorat de l'Allemagne, MM. Bach et Hoffmann, sont arrivés à Mombas et à Kisouloudini, où ils ont reçu un très bon accueil à la mission anglaise. M. Jones, pasteur noir, les a accompagnés à Fimboni, le premier village des Wa-Kamba, où ils s'établiront provisoirement.

L'évêque Parker, jusqu'ici missionnaire aux Indes, a dû se rendre à la côte orientale d'Afrique, pour remplacer l'évêque Hannington, à la tête des établissements des missions anglicanes dans cette partie de l'Afrique.

Les sultans de Grande Comore et de Mohéli se sont décidés à recevoir les résidents français accrédités auprès d'eux. A Anjouan, ce sont surtout les manœuvres d'agents étrangers qui surexcitent très fortement la population arabe contre le protectorat français.

Le Dr Jühlke, un des membres les plus zélés de la Société allemande de colonisation de l'Afrique orientale, a été assassiné à Kismayou, un des ports du territoire appartenant au sultan de Zanzibar.

D'après une dépêche de Zanzibar au *Temps*, toute la côte située entre Kipini et Lamou, comprenant la baie de Manda et l'île Gotta, a été cédée à l'Allemagne. Cinq navires de guerre allemands étaient à Terxacinia. L'amiral allemand a demandé des instructions pour la ratification de cette cession.

La *Kolonial politische Korrespondenz* annonce qu'un gisement de minerai de plomb a été découvert à deux jours de marche de la station d'Ousoungoula, dans l'Ou-Saramo.

Dans une réunion de la Société allemande de l'Afrique orientale tenue à Berlin, ont été exposés divers produits de la station de Dounda : pommes de terre, maïs, riz, fèves, sésame, huile de noix de coco, coton, tabac etc. qui prouvent que cette station convient bien aux travaux agricoles.

La ligne télégraphique concédée à une Compagnie française par le gouvernement hova ne tardera pas à être établie. L'*Erymanthe* a débarqué à Tamatave tout le matériel nécessaire pour commencer l'installation; les ingénieurs et les électriciens chargés d'en prendre soin sont aussi arrivés.

Une dépêche de Mozambique annonce que les indigènes qui avaient attaqué Inhambané, ont été défait par les troupes portugaises, avec le concours des petits rois du sud du Save.

M. Parret, lieutenant français, s'est rendu à Madagascar pour y faire des mensurations trigonométriques.

M. de la Panouze, qui voyage actuellement au nord du Zambèze, a adressé à la Société de géographie de Paris une demande de livres et d'instruments nécessaires pour pouvoir déterminer la topographie du pays qu'il parcourt, et rendre ainsi son voyage utile à la science. La Société lui accordera sa demande.

Le Volksraad de la république des Boers établis dans le Zoulouland a approuvé la convention conclue entre les délégués de la République et sir Arthur Havelock, représentant de l'Angleterre. La commission de délimitation a dû commencer ses travaux le 4 décembre.

Un service de voitures a été établi de Ladysmith, dans la colonie de Natal, à Barberton; le voyage se fait en trois jours et demi. D'après le *Natal Mercury*, on a compté récemment 810 wagons sur la route de Ladysmith à Barberton; 500 d'entre eux étaient chargés de matériaux de construction. On en expédie également tous les jours de Durban et de Pietermaritzbourg.

Le gouvernement de la Colonie du Cap a amendé le tarif douanier de 1884, en ce sens que désormais les machines destinées aux mines, à l'agriculture, et le matériel pour les chemins de fer pourront être importés dans la colonie francs de droits; le département des chemins de fer a également décidé que les machines pour les mines destinées à des localités situées en dehors des limites de la colonie, seront transportées en transit jusqu'aux stations de chemins de fer les plus rapprochées des frontières, au prix de la troisième au lieu du prix de seconde classe comme c'était le cas jusqu'ici.

L'administrateur général au Congo, M. Camille Janssen, devant venir en Europe, pour se reposer quelques mois, la direction du gouvernement sera exercée, pendant son absence, par un Comité composé des directeurs de la marine et des transports, des finances et de la justice.

Un séminaire a été fondé à Louvain pour les missions du Congo, et le cardinal Lavigerie a restreint son œuvre en Afrique à la partie orientale du continent.

Des géomètres et des topographes supplémentaires seront envoyés au Congo, pour travailler auprès de M. le capitaine Junger, chargé de la direction du service topographique et du cadastre dans le bas fleuve.

Le *Vlanderen* a inauguré la ligne régulière belge entre la Belgique et le Congo. A bord avaient été chargés deux magasins en fer, ainsi que la charpente des maisons du quartier militaire à éléver à Boma, siège du gouvernement. Des appareils téléphoniques ont été également envoyés pour relier Boma-rive à Boma-plateau,

de manière à permettre à l'administrateur général de correspondre directement avec ses différents chefs de service.

Le 15 janvier, le steamer la *Lys* partira d'Anvers, emportant les pièces démontées du nouveau vapeur la *Ville de Bruxelles*, destiné à la navigation du haut Congo.

Pendant un voyage de M. Coquilhat, chef de la station des Ba-Ngalla, aux chutes de Stanley, le vieux roi Matabouiké est mort; pour lui donner un successeur, les indigènes ont attendu le retour de M. Coquilhat, qui a procédé à l'investiture du fils de Matabouiké. Le roi a été enterré avec les honneurs européens, sans qu'aucun sacrifice humain ait eu lieu, comme c'était le cas auparavant.

Des essais de plantation de café brésilien ont été commencés à la station de Loukoungou. Le riz, qui y a été introduit, a déjà donné une récolte très satisfaisante.

Le troupeau de Boma compte actuellement plus de 100 bêtes à cornes; 2 taureaux et 12 vaches ont été envoyés, moitié à Loukoungou et moitié à Léopoldville.

Une nouvelle ligne de steamers sera créée entre le Portugal et le Congo. Ses vapeurs feront une réduction de 25% sur le fret, et un rabais non moins fort sur les billets de passagers.

Un concours international des sciences et de l'industrie aura lieu à Bruxelles en 1888. Il y sera annexé une exposition internationale d'importation et d'exportation, qui comprendra une section organisée spécialement au point de vue du développement des relations commerciales de la Belgique avec les colonies et principalement avec le Congo.

Le Dr Ballay et Savorgnan de Brazza ont offert au Comité des missions de Paris des facilités pour les missionnaires que celui-ci pourrait désirer envoyer au Congo français. Leurs effets seraient transportés gratuitement et une subvention fixe serait accordée à chaque école qui s'ouvrirait.

Un groupe de riches commerçants de Londres et de Barcelone a formé le projet de fonder de grandes factories au golfe de Guinée et à Fernando-Po.

Les Peuls qui étaient établis dans le voisinage de Saint-Louis ont commencé depuis quelque temps à émigrer vers le Nioro. Si cette émigration devenait générale, Saint-Louis aurait grand'peine à s'approvisionner de bétail.

M. Féraud, consul général de France au Maroc, s'est rendu à Marakesch, résidence du sultan qui lui a fait un accueil très cordial.

Une dépêche de Tanger annonce la constitution dans cette ville d'une chambre de commerce espagnole, en vue de donner un plus grand développement aux relations commerciales entre le Maroc et l'Espagne.